

IX

LA DOULEUR PATERNELLE DE DAVID

« Le roi, tremblant d'émotion, monta dans la chambre au-dessus de la porte et pleura. Il disait en marchant : « Mon fils Absalom ! mon fils ! mon fils Absalom ! Que ne suis-je mort à ta place ! Absalom, mon fils, mon fils ! »

II Sam, XVIII, 33.

« Mon fils Absalom ! Absalom, mon fils ! mon fils ! » Ce gémissement, ce sanglot cent fois répété du roi David, émut si profondément tout Israël qu'il reléguâ dans l'ombre et pour un moment fit presque oublier la joie de la victoire remportée sur l'usurpateur. Aujourd'hui, c'est d'un bout à l'autre du monde civilisé que retentit une plainte semblable. On se souvient involontairement de l'Égypte et de ce jour fatal où, l'ange de l'Éternel ayant frappé les premiers-nés de cette contrée, elle ne renfermait plus une maison qui n'eût un mort. Il y a toutefois cette différence entre ce deuil et le nôtre, que chaque famille égyptienne avait perdu seulement un de ses membres, tandis que parmi nous de nombreux foyers comptent plus d'une

place vide : on cite des parents qui pleurent deux ou trois fils. Entre le deuil de David et le nôtre, il y a cette différence plus profonde encore qu'Absalom était un misérable, un criminel que son père était seul à regretter, tandis que nos fils étaient de bons citoyens, de bons soldats, quelques-uns d'entre eux des hommes de haute valeur intellectuelle et morale, dont la perte est un malheur, non seulement pour nous, mais pour la France. Par là notre douleur est plus légitime que celle de David ; mais ce n'est pas assez qu'elle soit légitime, il faut qu'elle soit sanctifiée. A cet égard, nous pourrions puiser d'utiles instructions dans une comparaison entre le deuil de David et le nôtre, comparaison qui en fera ressortir et les analogies et les contrastes. C'est un des mérites et un des bienfaits de l'Écriture sainte, qu'elle prête une voix à nos émotions et à nos expériences, quelles qu'elles soient ; mais en même temps, elle leur donne une expression plus juste et plus significative que celle qui nous était suggérée par notre propre esprit, en sorte qu'elle nous aide à nous comprendre et à nous juger nous-mêmes.

I

David qui, à d'autres égards, est très loin d'être un modèle, nous offre ici un des exemples les plus beaux et les plus touchants que je connaisse de l'amour paternel. Il nous montre la profondeur de cet amour, sa tendresse, sa générosité, surtout sa constance admirable. La mort, loin de l'arrêter, le réveille et l'accroît ; jamais nous ne sentons plus vivement notre affection pour nos enfants qu'au moment où nous les perdons. Surtout, l'amour, l'amour paternel persiste chez David en face de l'ingratitude la plus noire, de la méchanceté la plus odieuse. Car Absalom est vraiment le type du mauvais fils. Son tombeau, probablement authentique, se voit près de Jérusalem, et l'on assure que les passants ont coutume d'y jeter une pierre en témoignage d'une indignation et d'une réprobation bien méritées. Vous vous rappelez la série ascendante des crimes de ce malheureux jeune homme. Pour se venger de l'outrage fait à sa sœur Tamar par son demi-frère Ammon, au lieu de recourir à des voies de justice, il l'invite à une fête ainsi que ses autres frères et le fait assassiner. Eloigné de la cour et de Jérusalem par le juste mécontentement de son père, il

ne témoigne aucun repentir, mais il emploie des intermédiaires pour regagner les bonnes grâces paternelles. A peine y a-t-il réussi que, pour récompenser son père de sa trop indulgente bonté, il ne vise à rien moins qu'à le détrôner pour se mettre à sa place. C'est par la flatterie et le mensonge qu'il se crée des partisans et discrédite le gouvernement de David. Quand il croit le moment venu, il jette le masque et se fait couronner roi. Quand il entre à Jérusalem, son père fugitif a quitté sa capitale avec quelques amis. Le traître Achitophel propose à Absalom d'en finir avec toute compétition en poursuivant David, — « l'homme à qui tu en veux, » dit-il en parlant à Absalom de son père — et en le mettant à mort. Le nouveau roi y consent volontiers ; il n'est retenu par aucun scrupule, aucun reste d'affection ou de compassion pour son père. S'il s'abstient de suivre le conseil d'Achitophel, c'est uniquement pour adopter un autre parti qu'il juge plus habile. Il prend le temps de rassembler une grosse armée, avec laquelle il se flatte de remporter une facile victoire. Mais les bons soldats, les fidèles, les hommes de cœur se sont réunis autour de David ; leur valeur l'emporte sur le nombre ; Absalom est vaincu et tué. C'est ici qu'éclate l'étonnante tendresse paternelle de David. Avant le combat, il ne fait qu'une recommandation : qu'on use de tous les ménagements possibles envers Absalom. Tandis

que le fils ne respire que la mort du père, le père ne songe qu'à conserver la vie du fils. Après le combat, David ne fait qu'une question : Absalom a-t-il la vie sauve ? Apprenant sa mort, la victoire remportée, la couronne reconquise ne sont rien pour lui : il ne songe qu'à la perte de son fils ; il s'abandonne sans réserve à la véhémence de sa douleur : « Mon fils Absalom ! Absalom, mon fils, mon fils ! »

En vérité, c'est un noble sentiment que l'amour paternel et maternel. C'est l'occasion du renoncement, c'est l'école du sacrifice. C'est, chez l'homme déchu, un beau débris de l'image divine. « Vous qui êtes mauvais, dit Jésus, vous savez pourtant donner de bonnes choses à vos enfants. » (1) L'affection des enfants pour leurs parents est aussi un instinct naturel, mais il est moins puissant, moins universel, en général moins dévoué que l'affection des parents pour les enfants. Dieu l'a voulu ainsi pour le plus grand bien des générations qui s'élèvent.

J'ai déjà remarqué, mes frères, que, grâce à Dieu, nos fils, nos chers soldats en particulier, ne sont pas des Absaloms ; en général, ils ont droit à notre admiration plutôt qu'à nos reproches. Cependant ils ne sont pas tous parfaits ; il peut y avoir parmi vous des parents pour qui leurs enfants

(1) Matt. VII. 11.

aient été ou soient encore, un sujet de chagrin. Mais je suis bien persuadé que, comme David, ces parents n'ont jamais cessé de vouloir le bien de leurs enfants ; que, comme David, s'ils les voient malheureux, ils souffrent de leur malheur et ils n'auraient point assez de larmes pour déplorer leur perte. L'amour paternel et maternel, surtout lorsqu'il est sanctifié par la foi chrétienne, est plus fort que la mort et le péché.

II

J'ai dit que cet amour est un noble débris de l'image divine. C'est dire qu'il peut nous aider à nous faire une idée de l'amour de Dieu et à croire en cet amour.

Vis-à-vis de Dieu, nous sommes tous, à des degrés divers, des enfants ingrats et rebelles. Nous n'avons pas eu à cœur par dessus tout de lui plaire, mais plutôt de satisfaire nos désirs et nos passions ; comme l'enfant prodigue, nous avons cherché le bonheur loin de lui ; nous l'avons contristé par notre manque de justice et d'amour envers tels et tels de nos semblables. Quand il a usé envers nous de bonté et de patience, nous n'en avons pas été émus et reconnaissants. Nous avons usurpé sa royauté quand nous lui avons

refusé nos cœurs, sur lesquels il a des droits souverains, quand nous avons organisé et dirigé nos vies d'après nos propres intérêts et notre propre volonté, au lieu de les soumettre à sa volonté sainte. Quand il nous bénissait visiblement, nous avons été médiocrement touchés de ses bienfaits ; quand ses commandements nous gênaient ou que ses châtiments nous frappaient, nous avons éprouvé à son égard des sentiments qui n'étaient pas exempts de murmure, de révolte et de haine.

Pourtant, Dieu n'a jamais cessé d'être pour nous un père plein de compassion. Il n'a rien à craindre, lui, de notre usurpation, mais il s'en afflige à cause de nous. Il ne prend pas son parti de notre misère et de notre ruine ; il a juré par lui-même qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. Comme David avant tout préoccupé de sauver les jours d'Absalom, il a dirigé les événements de notre vie en vue de notre salut et nous a prodigué ses moyens de grâce. David dit, en parlant d'Absalom : « Que ne suis-je mort à sa place ! » Dieu ne s'est pas contenté de ce vœu et de ce regret stérile, il est venu à nous dans la personne de son Fils unique, Jésus-Christ, qui a partagé nos souffrances, qui a porté nos péchés, qui est mort, lui juste, pour nous injustes, afin de nous donner la vie éternelle. David appelle son fils mort : « Absalom ! mon fils Absalom ! » et il semble que si Absalom avait pu l'en-

tendre, tout méchant et tout ingrat qu'il fût, il n'aurait pu s'empêcher de lui répondre ; mais la tombe est muette et la mort ne répond pas. Dieu nous appelle à son tour, quand il nous crie par son prophète : « J'ai effacé tes forfaits comme une nuée épaisse et tes péchés comme un nuage ; reviens à moi, car je t'ai racheté » (1) ; et par son apôtre : « Nous vous en supplions au nom du Christ, réconciliez-vous avec Dieu. » (2) Nous ne sommes pas morts encore, nous entendons l'appel de notre Père céleste ; refuserons-nous d'y répondre ? Si Absalom s'était humilié, s'il avait dit : « Je suis un ingrat, un misérable, un criminel ; pardonne-moi, mon père ! » quel accueil son père ne lui aurait-il pas fait ? La parabole de l'Enfant prodigue peut nous en donner une idée. Tel est l'accueil que réserve notre Père céleste à tout pécheur vraiment repentant, qui revient à lui et qui implore sa grâce au nom de Jésus-Christ. J'en atteste l'amour paternel de Dieu, qui ne peut pas être moindre que celui de l'homme.

(1) Es. XLIV, 22.

(2) II Cor. V. 20.

III

L'amour de David pour Absalom nous a paru être un type et un gage de la compassion de notre Père céleste pour le pécheur le plus coupable et le plus égaré, et certes nous ne retirerons rien de ce que nous venons d'affirmer à cet égard. Toutefois, la douleur paternelle de David a un aspect différent et même opposé, qu'il nous faut envisager maintenant. Elle renferme un élément de repentir, de remords même, qui contribue à en expliquer l'amertume. David a le sentiment de n'être pas complètement innocent de la perte de son malheureux fils ; c'est ce qui la lui rend le plus cruelle. Ce n'est pas qu'il ait à se reprocher à l'égard d'Absalom un excès de sévérité. Au contraire, il l'a trop aimé, comme on s'exprime généralement ; il serait plus vrai de dire qu'il l'a mal aimé. J'ai dit que l'amour paternel et maternel est un beau débris de l'image divine ; mais c'est un débris. Il n'est pas exempt des influences de la chute. Comme tous les autres éléments de notre nature, il a besoin d'être régénéré, purifié, transformé pour devenir vraiment bon et agréable à Dieu. En un mot, il faut que l'amour naturel

devienne un amour spirituel. L'amour naturel des parents pour les enfants cherche à peu près uniquement leur satisfaction et leur bonheur ici-bas ; l'amour spirituel hait le péché, il l'appelle par son nom, il le combat et veut le détruire à n'importe quel prix. L'amour naturel fait souvent le malheur de ceux qu'il aime ; l'amour spirituel est toujours pour eux une bénédiction et un bienfait. L'amour naturel est par lui-même étranger à la pensée de Dieu ; l'amour spirituel aime en Dieu et selon Dieu. L'amour naturel, laissé à lui-même, est passager comme tout ce qui est du monde ; l'amour spirituel est éternel comme tout ce qui est de Dieu.

Chers pères et mères qui m'écoutez, comment avons-nous aimé nos enfants ? Selon la nature ou selon l'esprit ? Selon le monde ou selon Dieu ? Cet examen de conscience, toujours sérieux, devient profondément douloureux lorsque nous avons perdu nos enfants, lorsqu'il est trop tard pour réparer les torts que peut leur avoir faits une affection aveugle, et jusqu'à un certain point charnelle. Aimons comme nous voudrions avoir aimé quand nous verrons les choses comme Dieu les voit ; quand le prix infini de l'âme sera évident à nos yeux et qu'en comparaison de la perte d'une âme, le gain du monde entier nous paraîtra chétif et misérable.

Mais ce n'est pas surtout par son manque d'au-

torité et de vigilance paternelle, que David a fait tort à Absalom; c'est par son exemple. Malgré ses doutes, David avait une sincère et profonde piété; nul lecteur des Psaumes ne peut conserver un doute à cet égard. David était donc au sein de sa famille, aussi bien que parmi son peuple, le représentant et le témoin de la foi en Jéhovah. L'idée que les enfants de David se formèrent, au sujet de l'efficacité de cette foi, dut dépendre de l'impression que produisirent sur eux le caractère et la vie de leur père. Or, malheureusement, David ne donna pas à ses fils un saint exemple. Non seulement il pratiqua la polygamie, au sujet de laquelle les mœurs de son temps et la licence du despotisme oriental constituent une circonstance atténuante, mais, pour satisfaire ses passions, il devint adultère et meurtrier; selon l'expression du prophète Nathan, il tua son fidèle serviteur Urie par le glaive des Ammonites. Ayant ainsi violé les saintes lois de la famille, pouvait-il s'attendre à ce que ses enfants les respecteraient? C'est pourquoi l'odieuse conduite d'un Absalom semble ne provoquer chez lui ni surprise, ni colère. Il s'humilie sous la juste et puissante main de Dieu, il ne songe point à s'irriter contre les instruments humains du châtement divin qui pèse sur lui. Cette soumission et cette patience sont touchantes; elles attestent le réveil de la conscience de David; elles contribuent à expliquer, comme je l'ai dit, et

les efforts que fait David pour sauver Absalom des conséquences de son crime, et le désespoir que lui cause la lamentable fin de ce fils coupable.

Chers amis, veillons sur nous-mêmes dans l'intérêt de nos enfants. Prenons garde à l'exemple que nous leur donnons, exemple qui aura plus de portée que nos préceptes et qui en détruira tout l'effet, s'il les contredit. Si nous professons la foi chrétienne, disons-nous bien que l'attitude que prendront nos enfants à l'égard de cette foi dépendra, dans une large mesure, de ce qu'ils auront vu et observé dans notre vie. Notre exemple est-il de nature à leur prouver que les préceptes de l'Évangile peuvent et doivent être pris au sérieux; que ses promesses sont vraies; que cet Évangile enfin est la puissance de Dieu pour le salut, pour la sanctification, pour le bonheur aussi de tous ceux qui croient? Nous avons charge de leurs âmes; comment nous sommes-nous acquittés de ce ministère et qu'avons-nous fait de ce dépôt sacré? Laissez-moi le redire, mes frères, quoi qu'il m'en coûte, ces réflexions deviennent inexprimablement poignantes quand il s'agit de ceux auprès desquels notre tâche paternelle et maternelle est terminée avant le temps et brusquement interrompue par leur mort prématurée. Je connais un soldat qui, se voyant mortellement frappé, adressa cette question à l'ami qui l'assistait: « Ai-je fait

tout mon devoir ? » Nous aussi, parents chrétiens, nous nous demandons : « Ai-je fait tout mon devoir à l'égard de l'enfant que je n'ai plus ? » Dans le trouble et dans l'angoisse de nos consciences, qu'il est nécessaire et qu'il est précieux de nous rappeler cette bonté paternelle de Dieu, dont nous parlions tout à l'heure ! Quand nous confessons de tout notre cœur nos péchés, Dieu nous les pardonne, même ceux qui paraissent irréparables ; — au fond, toute faute n'est-elle pas irréparable par quelque côté ? — Dieu peut purifier nos cœurs de tout mal par sa grâce toute-puissante et par le sang de Jésus-Christ, c'est-à-dire par la communion de son Esprit et de sa mort. Le bien que nous avons négligé de faire aux âmes qui nous étaient confiées, Dieu, nous voulons l'attendre de sa justice et de sa bonté, s'est réservé des moyens d'y suppléer ailleurs. Jésus-Christ n'est-il pas le Rédempteur et le réparateur des brèches ? Mais comment ne pas nous sentir pressés, pendant que nous en avons le temps, de faire du bien à tous, particulièrement à ceux qui nous sont le plus chers et à l'égard desquels nous avons la plus évidente et la plus sainte responsabilité ?

IV

Une dernière leçon que nous devons recueillir de cet émouvant épisode de la vie de David est celle-ci : si légitime que soit le regret de ceux que nous avons perdus, il ne doit pas nous rendre indifférents aux devoirs qui nous restent à accomplir. Joab tance rudement son maître ; il lui reproche d'aimer ceux qui le haïssent et de haïr ceux qui l'aiment ; il lui prédit que, s'il continue à se laisser dominer par son désespoir, le peuple se découragera et l'abandonnera et que ce malheur sera plus grand que tous ceux qui l'ont précédé. David a la sagesse de déférer à cet avis, malgré sa forme désobligeante. Il consent à recevoir ses amis, ses défenseurs, ceux qui viennent de reconquérir pour lui la couronne et à leur montrer un visage plus serein. L'effet est excellent, et dès lors il n'est plus question que de ramener David à Jérusalem et de l'installer à nouveau sur son trône.

Ainsi, mes frères, si justes et si profondes que soient nos douleurs paternelles et maternelles, (j'ai reconnu dès le début qu'elles étaient plus légitimes que celles de David), nul de nous ne doit penser qu'il n'a plus autre chose à faire qu'à pleu-

rer en attendant la mort. Des devoirs sacrés nous incombent aussi longtemps que nous restons ici-bas, et ces devoirs ressemblent à ceux des Israélites après la révolte d'Absalom. Il s'agit de réparer les maux et les désordres causés par la guerre, de renverser entièrement, d'abord dans nos cœurs, puis aussi loin que s'étend notre influence, l'empire de ce détestable usurpateur qui s'appelle le péché, de rétablir l'autorité de Dieu, de faire Jésus-Christ roi, selon la belle devise de la Fédération des étudiants chrétiens. C'est sans doute à bon droit que nous pleurons ceux que nous avons perdus, mais il nous reste une famille, au sein de laquelle nous avons le devoir de travailler à combler le vide, à consoler ceux qui sont le plus directement atteints par le deuil, à suppléer à l'influence bienfaisante, dont la prolongation semblait si nécessaire et qui n'agira plus que par la vertu du souvenir. Nous pleurons à bon droit ceux que nous avons perdus, mais nous appartenons, nous aussi, à cette patrie qu'ils ont aimée et servie jusqu'à la mort; nous pouvons quelque chose pour son bien, pour son relèvement et pour son salut, et le peu que nous pouvons faire, c'est bien le moins que nous le fassions, alors que nos fils ont donné leur vie. Nous pleurons à bon droit ceux que nous avons perdus, mais nous sommes, nous aussi, des membres de l'humanité, pour laquelle ils ont combattu et souffert en même temps

que pour la France ; jusqu'au bout, nous sommes appelés à édifier nos frères, à les gagner à Dieu autant qu'il dépend de nous, par notre exemple, par notre témoignage, par notre courage et notre soumission dans l'épreuve, par notre participation à l'activité chrétienne de notre Eglise, qui doit être pour sa part le sel de la terre. Nous pleurons à bon droit ceux que nous avons perdus, mais la meilleure façon d'honorer leur mémoire et, j'ose le dire, le meilleur service que nous puissions encore leur rendre, c'est de faire en sorte que leur sacrifice n'ait pas été inutile et qu'il ait contribué à faire régner ici-bas, parmi les générations futures, un peu plus de justice, de fraternité et de bonheur. J'ajoute que cette fidélité persévérante au devoir sera aussi le meilleur moyen, et même le seul, de retrouver ceux que nous avons perdus et par conséquent de posséder enfin les consolations après lesquelles nos cœurs soupireront. Entre ceux qui s'aiment en Dieu, qui servent Dieu, de ce côté ou de l'autre du voile, les séparations ne peuvent pas être définitives. Le jour viendra où ce cri de notre texte : « Absalom, mon fils ! » longtemps jeté dans le vide, éveillera enfin un écho ; où une voix connue et aimée répondra : « Me voici ! » et ce sera pour l'éternité.

Amen.

Petit-Temple, 21 Mai 1916.